

Justice pour Tartarin!

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Heimatschutz = Patrimoine**

Band (Jahr): **50 (1955)**

Heft 3-fr

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-173560>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Justice pour Tartarin!

Et d'abord pour Alphonse, car il ne faudrait pas oublier tout à fait que Daudet précéda Tartarin. Il en fut même le fourrier, et très sérieusement prépara son ascension sur les Alpes. Il alla d'abord consulter Dumas père dont les *Impressions de Voyage* devaient fortement influencer les siennes. Mais, il le faut bien dire, si le mousquetaire des mousquetaires mit beaucoup de gravité à décrire les pics éclairés quand la nuit « s'amassait dans les profondeurs », il dut attendre au Staffel le lever du jour.

Daudet avait pour son alpiniste d'autres ambitions; il décida d'y aller voir et l'on a retrouvé son calepin. Kaltbad dont il fait un Kaulbad insolite, l'idiome germanique n'étant pas son fort, est ainsi défini: « L'hôtel. Tyroliens. 600 couverts! » Amplement suffisant, on a compris. Le progrès avait passé par là et le sommet, le Kulm, n'était plus un chalet. Le voici: « Vaste caserne, pas un arbre, escalier, lampadaires. Leur gaz eux-mêmes. Brouillard. Cor des Alpes. On ne voit rien. Grelotte. Tous les Righi... vaches... professeur avec son pliant. Rien que des Allemands. Horrible! »

Au Staffel, cinquante ans plus tôt, Alexandre le précurseur avait cru « entrer dans la tour de Babel; vingt-sept voyageurs de onze nations différentes s'étaient donné rendez-vous sur le Righi, pour voir le lever du soleil... et mouraient de faim ». Il fallait la tromper; la « trompe des Alpes » la trompa. L'aubergiste en offrit une sérénade, et l'on se hâta d'écouter « le fameux ranz des vaches qui, dit-on, donne au Suisse le mal de la patrie ». Pour nous autres, dit honnêtement Dumas, ce n'est « qu'une espèce de mélodie assez monotone », tout juste bonne à indiquer le chemin aux voyageurs égarés.

Ayant vérifié sur les lieux le récit, Daudet revint à Tarascon et à son chasseur de fauves, décidé comme Hercule à de nouvelles prouesses. De fourrier, Daudet se fit donc chroniqueur:

« Le 10 août 1880, à l'heure de ce fameux coucher de soleil sur les Alpes, si fort vanté par les guides Joanne et Baedeker, un brouillard jaune, hermétique, compliqué d'une tourmente de neige en blanches spirales, enveloppait la cime du Righi (*Regina montium*) et cet hôtel gigantesque, extraordinaire à voir dans l'aride paysage..., ce Righi-Kulm vitré comme un observatoire, massif comme une citadelle où passe, pour un jour et une nuit, la foule des touristes adorateurs du soleil. » Pourtant « le piolet, l'alpenstock, un sac sur le dos, un paquet de cordes en sautoir, des crampons et crochets de fer à la ceinture », Tartarin, harassé, était au porche; il venait d'accomplir son premier exploit. Une légère déconvenue le surprit pourtant: l'hôtel se trouvait « à deux pas du chemin de fer »! Cela diminuait quelque peu le mérite, mais l'entraînement était bon.

Quant à l'imagination, qui était grande, elle fut elle aussi à l'épreuve. « Un moment il regarda l'hôtel et ses dépendances, stupéfait de trouver à 2000 mètres au-dessus de la mer une bâtisse de cette importance, des galeries vitrées, des colonnes, sept étages de fenêtres et de larges perrons s'étalant entre deux rampes de pots à feu qui donnaient à ce sommet de montagne l'aspect de la place de l'Opéra par un crépuscule d'hiver. » On joue au billard, on y lit les journaux, les dames font de la broderie... et il y a l'ascenseur!

« L'éblouissement des lumières, la chaleur du gaz, des calorifères, le contraste avec le fond noir du dehors, puis cet appareil somptueux, les hauts plafonds, les portiers chamarrés avec *Regina montium* en lettres d'or sur leurs casquettes d'amiraux, les cravates blanches des maîtres d'hôtel et le bataillon des Suissesses en costumes nationaux accouru sur un coup de timbre, tout cela l'étourdit une seconde, pas plus... »

Force est bien d'avouer que le méridional n'exagérât pas. Quelques jours plus tard, redescendu au plancher des vaches, Tartarin rencontrait son ami Bompard, un vieil habitué du pays et en reçut quelques éclaircissements.

« La Suisse, lui dit-il, n'est plus qu'un vaste Kursaal, ouvert de juin à septembre, un casino panoramique où l'on vient se distraire des quatre parties du monde et qu'exploite une Compagnie richissime à centaine de millions de milliasses, qui a son siège à Genève et à Londres. Il en fallait de l'argent, figurez-vous, pour affermer, peigner et pomponner tout ce territoire, lacs, forêts, montagnes et cascades, entretenir un peuple d'employés et de comparses, et sur les hautes cimes installer des hôtels mirobolants avec gaz, télégraphe et téléphones! »

Voilà, nous avons dérangé tout ça. Sans doute l'on a gardé les feux de bengale qui permirent à Tartarin en tâtonnant d'approcher une aimable personne dont il devait recevoir rebuffades puis déboires, l'on a conservé aussi les fêtes champêtres et les cors des alpes. Mais, après avoir remplacé le gaz par l'électricité, nous avons mis tout par terre.

L'instant n'est-il pas venu (qu'en pensez-vous M. Kopp?) d'élever une stèle commémorative au défunt *Regina Montium*, à ses amiraux et à l'immortel Tartarin auquel, sans y penser, nous venons de faire un tort considérable? Car le palace appartenant désormais au passé, nul ne goûtera plus la plaisante satire dont il fut l'objet. Quant aux Suissesses de service, la Fédération Nationale des Costumes y a paré, tout comme le Heimatwerk pour les objets d'art.

D'ailleurs, les lacs et les cascades ne nous font plus de soucis; on les met en tuyaux; les forêts? la présente revue en fabrique du papier, et comme le Righi est aplani, nous y installerons prochainement outre la télévision, le camerama, des postes de radar, plus un aéroport d'hélicoptères.

Ennemis du progrès? allez donc! Il suffit de quelques précautions. Comme Radar complotait d'occuper la cime, nous avons invoqué St Florian à la manière du pèlerin: « Préservez-nous de la foudre et faites-la tomber sur d'autres... de préférence! » La requête revint à l'Etat qui l'agréa; le Righi n'aura pour panache que celui des nuées. Telle est l'histoire d'une étrange montagne longtemps perdue et qui, tout simplement, s'était cachée derrière un palace, pendant plus de quatre-vingts ans.

» Pour copie conforme: *La Rédaction*.



Le génie du Righi se félicite de retrouver le sommet de sa montagne débarrassé des ver-rues qui l'ont trop longtemps défiguré.